

Col., I, 15 sq. *Phil.*, III, 19.

Matt., X, 30.

Rom., VIII, 19-23.

Gen., II, 19.

* *Tite*, III, 4. *Die Freundlichkeit und Leutseligkeit Gottes*, dans la trad. de Luther.

1^o *Jean*, I, 1.

Ps., XXXIV, 9.

Tatien, *Discours aux Grecs*.

a. *Works*, I, 218.

« Nous proclamons qu'il faut anéantir complètement ces ineptes « modules » des mondes et ces singeries que les imaginations humaines ont édifiées dans leurs philosophies. Il faut donc que les hommes sachent quelle distance sépare les idoles de l'esprit humain et les Idées de l'esprit divin.

Les idoles de l'esprit humain ne sont rien d'autre que des abstractions forgées à volonté. Les Idées de l'esprit divin sont les véritables sceaux du Créateur sur ses créatures, imprimés et enclos dans la matière en traits véridiques et choisis. Ainsi les choses en leur être le plus intime sont vérité et utilité; et les œuvres elles-mêmes doivent plutôt être estimées comme gages de vérité qu'en vue des commodités de la vie. »

dont sont épris *poètes* et *voleurs*. — — Le *poète*³⁴ au commencement des jours est *le même* que le *voleur*³⁵ à la fin des jours. ¹ — —

Toutes les *couleurs* du *plus beau monde* pâlissent dès que vous voilez cette *lumière*, *premier-né* de la création. Le *ventre* est-il votre Dieu, alors même les cheveux de votre *tête* doivent demeurer sous sa *tutelle*. Chaque créature deviendra tour à tour votre *victime sacrificielle* et votre *idole*. Soumise *contre sa volonté* — mais gardant *espoir* —, elle *gémît sous le joug*, et sur la *vanité*; elle fait de son mieux pour échapper à votre *tyrannie*, et sous les étreintes les plus fiévreuses elle aspire avec nostalgie à cette *liberté* avec laquelle les animaux rendirent hommage à Adam, quand Dieu les lui présenta pour voir comment il les nommerait; car c'est en fonction du nom que l'homme leur donnerait qu'ils devaient s'appeler.

Cette *analogie* de l'homme avec le créateur confère à toutes les créatures leur *teneur* et leur *empreinte*, dont dépendent dans la *nature* tout entière *loyauté* et *bonne foi*. Plus vive est dans notre cœur cette idée — l'*image du Dieu invisible*³⁶ — et plus nous sommes capables de voir et de *goûter* dans les créatures sa *mansuétude* *, de la *contempler* et de la *saisir avec les mains*. Chaque impression que l'homme reçoit de la nature n'est pas seulement un *souvenir*, mais un *gage* de la vérité fondamentale : *qui est le Seigneur*. Chaque réaction de l'homme sur la créature porte le *sceau* de notre participation à la *nature divine*³⁷ et témoigne que nous sommes *de sa race*³⁸.

Oh! une muse comme le feu du fondeur et comme la potasse des foulons³⁹! — — Elle osera purifier l'*usage naturel des sens* de l'*usage contre-nature des abstractions*⁴⁰, par lequel nos concepts des choses ont été aussi *mutilés* qu'à été *étouffé* et *blasphémé* le *nom* du créateur. *Grecs!* c'est à vous que je m'adresse qui vous croyez plus sages que les

³⁴ 2^o *Ep. aux Cor.*, IV, 6.

³⁵ *Apocalypse*, XVI, 15.

³⁶ ... *eikôn tou théou tou aoratou* (*Ep. aux Col.*, I, 15).

³⁷ ... *théias koinônoi physéôs* (2^o *Ep. de Pierre*, I, 4).
Symmorphous tês eikonos tou uiou autou (*Romains*, VIII, 29).

³⁸ *Actes des Apôtres*, XVII, 27.

³⁹ *Malachie*, III, 2.

⁴⁰ Bacon, *De interpretatione Naturae et regno Hominis*, *Aphorism.* CXXIV : « *Modulos ineptos mundorum et tanquam simiolas, quas in Philosophiis (dans les théories scientifiques) phantasias*

*hominum extruxerunt, omnino dissipantas edicimus. Sciant itaque homines, quantum interstit inter humanae mentis Idola et divinae mentis Ideas. Humanae mentis Idola nil aliud sunt quam abstractiones ad placitum; Divinae mentis ideae sunt vera signacula Creatoris super creaturas, prout in materia per lineas veras et exquisitas imprimuntur et terminantur. Itaque ipissimae res sunt Veritas et Utilitas : atque Opera ista pluris facienda sunt, quantum sunt veritatis pignora, quam propter vitae comoda (pour l'amour du ventre) »¹. Et ailleurs Bacon répète cet avertissement que l'on doit user de toutes les œuvres de la nature non point seulement comme *beneficia vitae*, mais encore comme *veritatis pignora*.*

* Origène.

Ap., 1, 8.

* **Masorah** : la tradition. Les Massorètes sont les scribes chargés de fixer par la vocalisation, l'accentuation et la ponctuation le texte de la Bible hébraïque. Un texte massorétique ainsi établi détermine un seul et unique sens.

Gen., xix, 26.

Rom., vi, 13.

Matt., xix, 12; v, 29-30.

Origène. *Kämmerer* = chambellan. Dans la trad. luthérienne de la Bible, il répond à εὐνοῦχος.

Satan, mais aussi Frédéric II, le *philosophe couronné*, le *Salomon de Prusse*.

Les Galles, mais aussi les... Gaulois : Voltaire, Maupertuis, etc.

a. 406c.

b. 275 b.

chambellans avec leur clé gnostique * ; — — essayez un jour de lire l'*Illiade*, en ayant préalablement, et par *abstraction*, laissé de côté les deux voyelles α et ω, puis dites-moi votre sentiment sur le *sens* et l'*harmonie* du poète!

Μηνιν *ειδε Θε* πηληι δε* *χιληος.

Voyez comme la grande et la petite Massore * de la philosophie a submergé le *texte de la nature*, tel un déluge! Ne fallait-il pas que toutes ses *beautés* et *richesses* se transformassent en *eau*? — Vous accomplissez cependant de bien plus grands prodiges que ceux auxquels les dieux se *divertirent* jamais ⁴¹, pour persuader le genre humain avec des *chênes* ⁴² et des *colonnes de sel*, avec des métamorphoses et des fables *pétrifiées* et *alchimiques*. — Vous commencez par *aveugler* la nature afin qu'elle puisse vous servir de *guide*! ou plutôt vous vous êtes vous-mêmes d'abord crevé les yeux avec votre épicurisme afin que l'on vous prenne pour des *prophètes* qui imaginent de toutes pièces *inspiration* et *interprétation*. — Vous prétendez *régner* sur la nature et vous vous enchaînez vous-mêmes pieds et mains par votre stoïcisme pour pouvoir *chanter en fausset* de manière d'autant plus touchante dans vos poèmes mêlés *du destin les fers adamantins*.

Si les passions sont *membres de scandale*, cessent-elles pour autant d'être des *armes de virilité*? Comprenez-vous mieux la *lettre de la raison* que ne comprenait la lettre de l'*Ecriture* ce chambellan allégorique de l'Eglise d'Alexandrie qui se *châtra* pour le *Royaume des cieux*? Des pires *bourreaux* d'eux-mêmes le *Prince* de ce *Siècle* fait ses favoris; — — et ses bouffons (j'entends ceux du diable) sont les plus redoutables ennemis de la belle nature qui, certes, a pour curés pansus des *Corybanthes* et des *Galles*, mais pour *véritables fidèles* des esprits *forts* ^m.

Un philosophe, tout comme Saül ⁴³, prescrit des *règles monastiques*. — — Seule la passion donne aux *abstractions* comme aux *hypothèses*, des mains, des pieds, des ailes; — aux *images* et aux *signes* elle donne esprit, vie et parole. — — Où trouve-t-on *déductions* plus rapides? —

⁴¹ « ... les dieux aussi aiment le badinage », déclare Socrate dans le *Cratyle* ^a.

⁴² Socrate dit dans le *Phèdre* ^b : « C'était, mon cher, une tradition dans le sanctuaire de Zeus à Dodone que d'un chêne étaient issues les premières révélations divinatoires. Ainsi donc, pour les gens de ce temps-là, pour ceux qui n'étaient pas des savants à votre manière, à vous autres les jeunes, c'était

assez, vu leur naïveté, d'écouter le langage d'un chêne ou d'une pierre, pourvu seulement qu'il fût véridique. Mais pour toi, ce qui sans doute importe surtout, c'est de savoir qui est celui qui parle et quel est son pays : cela ne te suffit pas, en effet, d'examiner si c'est bien comme cela qu'il en est, ou d'une autre façon! »

⁴³ 1^o livre de *Samuel*, xiv, 24.

Énéide, I, 367.

Horace, *Art poétique*, 476 : « La sangsue ne lâchera la peau qu'une fois pleine de sang. »

Jér., II, 13.

a. *Op. cit.*, t. III, 27.

b. *Op. cit.*, t. VI, 460.

* *Brutus*, 191 : ... *quod dixisse Antinichum clarum poetam ferunt : qui cum convocatis auditoribus legerit eis magnum illud... volumen suum et eum legentem omnes praeter Platonem reliquissent.* « *Legam* », inquit, « *nihilominus : Plato enim... etc.* »

D'où provient le roulement de tonnerre de l'éloquence, et son compagnon, l'éclair *monosyllabique* ⁴⁴? — —

Me faudra-t-il retranscrire pour vous — ignorants lecteurs, par votre *état, honneur et dignité!* — une parole *unique* en une *infinité* de mots, alors que l'on peut observer par soi-même partout dans la *société* humaine les manifestations des *passions*? Faudra-t-il dire comment toute chose, si éloignée soit-elle, peut toucher et affecter un cœur dans telle direction particulière? Comment chaque sensation *singulière* se développe au-delà du cercle de tous les objets extérieurs ⁴⁵; comment nous savons nous approprier les cas *les plus généraux* par une application *personnelle*, comment nous savons manigancer chaque *situation privée* pour en faire un *théâtre* public du ciel et de la terre? — Chaque vérité *individuelle* croît jusqu'à devenir la *base* d'un plan, de manière encore plus merveilleuse que cette *peau de vache* qui a grandi jusqu'aux dimensions d'un *Etat*; et ce *plan*, plus vaste que l'*hémisphère* garde l'*étroitesse* d'un point de vue. — — Bref, la *perfection* des projets, la *fermeté* de leur exécution; — la *conception* et la *naissance* d'idées nouvelles et de nouvelles expressions; — le *travail* comme le *repos* du sage, sa *consolation* et son *dégoût* corrélatif, tout cela est caché à nos *sens*, enseveli qu'il est dans le *sein* fécond des passions.

« Le public du philologue, le monde de ses lecteurs, ressemble à cet amphithéâtre que Platon remplissait à lui seul ⁴⁶. — Antimaque poursuivit hardiment — ainsi qu'il est dit :

Non missura cutem nisi plena cruoris hirudo. »

Comme si tout notre *apprentissage* n'était jamais que simple *réminiscence*, on nous renvoie précisément toujours aux monuments des *Anciens*, pour former l'esprit par la *mémoire*. Mais pourquoi en rester toujours aux *fontaines percées* des *Grecs* en négligeant les *véritables sources vives* de l'Antiquité? Peut-être ne savons-nous même pas

⁴⁴ « Brief as the lightning in the collied night,
That (in a spleen) unfolds heav'n and earth
And ere man has power to say: Behold!
The jaws of darkness to devour it up. »
Shakespeare, *Song d'une nuit d'été*.

⁴⁵ « C'est l'effet ordinaire de notre ignorance de nous peindre tout semblable à nous et de répandre nos portraits dans toute la nature », déclare Fonte-

nelle dans son *Histoire du Théâtre Français* ^a. « Une grande passion est une espèce d'âme, immortelle à sa manière et presque indépendante des organes », Fontenelle, dans son *Éloge de M. du Verney* ^b. [La note est absente de la première édition.]

⁴⁶ *Plato enim mihi instar omnium est*. Cicéron, *Brutus* ^c.

Matt., xxiii, 27.

Jacques, I, 23) sq.

Jean, IV, 22.

Works, I, 523.

a. Le « narcissisme » caractérise ici aussi bien l'historien que le critique d'art également incapables de saisir autre chose qu'une ombre et par là aussi fondamentalement oublieux des Anciens, et de ce qui leur était source- qu'ignorants d'eux-mêmes, Ovide (*Métamorphoses*, Livre III, 416-511) : « Tandis qu'il boit, épris de son image qu'il aperçoit dans l'onde, il se passionne pour une illusion sans corps; il prend pour un corps ce qui n'est que de l'eau; il s'extasie devant lui-même; il demeure immobile, le visage impassible, semblable à une statue taillée dans le marbre de Paros. Étendu sur le sol, il contemple de ses yeux, deux astres, sa chevelure digne de Bacchus et non moins digne d'Apollon, ses joues lisses, son cou d'ivoire, sa bouche gracieuse, son teint qui à un éclat vermeil unit une blancheur de neige; enfin il admire tout ce qui le rend admirable... couché sur l'herbe épaisse, il contemple d'un regard insatiable l'image mensongère; il meurt victime de ses propres yeux; légèrement soulevé et tendant ses bras vers les arbres qui l'entourent : « Jamais amant, dit-il, ô forêts, a-t-il subi un sort plus cruel? Vous le savez; car vous avez souvent offert à l'amour un refuge opportun... Un être me charme et je le vois; mais cet être qui me charme et que je vois, je ne puis l'atteindre; si grande est l'erreur qui contrarie mon amour. Pour comble de douleur, il n'y a entre nous ni vaste mer, ni longues routes, ni montagnes, ni remparts aux portes closes; c'est un peu d'eau qui nous sépare. Lui aussi, il désire mon étroite,

car chaque fois que je tends mes lèvres vers ces eaux limpides pour un baiser, chaque fois il s'efforce de lever vers moi sa bouche. Il semble que je puis le toucher; un très faible obstacle s'oppose seul à notre amour. Qui que tu sois, viens ici... Ton visage me promet je ne sais quel espoir... Souvent même j'ai vu couler tes pleurs, quand je pleurais; tu réponds à mes signes en inclinant la tête... C'est en toi que je suis; je l'ai compris et mon image ne me trompe plus... Ce que je désire est en moi; ma richesse a causé mes privations! Oh! que ne puis-je me séparer de mon corps! Vœu singulier chez un amant »... A ces mots, il revint, dans son délire, contempler son image; ses larmes troublèrent les eaux et l'agitation du bassin obscurcit l'apparition. Quand il la vit s'effacer... il s'écria : « Demeure; n'abandonne pas, cruel, celui qui t'adore. Ce que je ne puis toucher, laisse-moi au moins le contempler! Laisse-moi fournir un aliment à ma triste folie! »... Il laissa tomber sa tête lasse sur le vert gazon; la mort ferma ses yeux, qui admireraient toujours la beauté de leur maître. Même après qu'il fut entré au séjour infernal, il se regardait encore dans l'eau du Styx... Les Dryades le pleurèrent aussi; Écho répéta leurs gémissements. Déjà on préparait le bûcher, les torches qu'on secoue dans les airs et la civière funèbre; le corps avait disparu; à la place du corps, on trouve une fleur couleur de safran, dont le centre est entouré de blanches pétales »

(trad. G. Lafaye, Les Belles Lettres).

vraiment ce que nous admirons jusqu'à l'idolâtrie chez les Grecs et les Romains. Voilà d'où vient cette *exécrable contradiction*⁴⁷ dans nos manuels symboliques qui jusqu'à ce jour ont été délicatement reliés en *peau de mouton*, mais à l'intérieur — oui! à l'intérieur —, sont pleins d'*ossements*, pleins d'*hypo-critique* imperfection⁴⁸ n.

Pareil à un homme qui contemple son propre visage dans un miroir, mais qui, après s'être contemplé, s'en retourne et oublie sur-le-champ comment sa figure était faite, ainsi pratiquons-nous les Anciens. Il en va tout autrement d'un peintre se tenant en face de son propre portrait [*contrefait*]. — Narcisse (le bulbe des *beaux esprits*) aime son *image* plus que sa *vie*⁴⁹.

Le salut vient des Juifs —. Sans les avoir vus, j'attendais de leurs *ouvrages philosophiques* des concepts plus sains — à votre confusion — *Chrétiens!* —. Mais vous sentez aussi peu l'*aiguillon* du beau *nom* dont vous êtes nommés⁵⁰ que l'*honneur* que Dieu s'est fait du *nom infamant de Fils de l'homme* — — —

Nature et *Ecriture* sont les *matériaux* du « *bel* » Esprit, capable de *créer* comme d'*imiter* — —. Bacon compare la *matière* à Pénélope,

⁴⁷ Ps. LIX, 13. [Le péché de leur bouche, c'est la parole de leurs lèvres. / Ils seront victimes de leur orgueil, / des imprécations et des mensonges qu'ils débitent.]

⁴⁸ Cf. toute la XI^e partie des *Briefe, die neueste Literatur betreffend, passim*, mais surtout p. 131.

⁴⁹ Ovide, *Métamorphoses*, lib. III^a :
« ... bibit visae correptus imagine formae.
Spem sine corpore amat, corpus putat esse, quod
[*lumbra est.*]

Adstupet ipse sibi, vultuque immotus eodem
Haeret ut e Pario formatum marmore signum.
Spectat humi positus geminum, sua lumina, sidus,
Et dignos Baccho, dignos et Apolline crines,
Impubesque genas et eburnea colla, decusque
Oris et in niveo mistum candore ruborem;
Cunctaque miratur quibus est mirabilis ipse.
... opaca fusus in herba
Spectat inexploto mendacem lumine formam,
Perque oculos perit ipse suos; paulumque levatus
Ad circumstantes tendens sua brachia silvas :
« *Ecquis io! silvae, crudelius, inquit, amavit ?*
(Scitis enim et multis latebra opportuna fuistis)...
Et placet et video; sed quod videoque placetque
Non tamen invenio. Tantus tenet error amantem!
Quoque magis doleam, nec nos mare separat ingens

Nec via, nec montes, nec clausis moenia portis.

Exigua prohibemur aqua...

Posse putes tangi. MINIMUM est quod amantibus
[*obstat.*]

Quisque es, huc exi!...

Spem mihi nescio quam vultu promittis.

... lacrymas quoque saepe notavi

Me lacrymante tuas, nutu quoque signa remittis...

In te ego sum. Sensi, nec me mea fallit imago.

Quod cupio, meum est; inopem me copia fecit.

O utinam nostro secedere corpore possem!

Votum in amantem novum... »

DIXIT et ad faciem rediit male sanus eandem,

Et lacrymis turbavit aquas, obscuraque moto

Reddita forma lacu est. Quam quum vidisset abire

... clamavit : « Liceat quod tangere non est

Aspicere et misero praebere alimenta furori ».

Ille caput viridi fessum submisit in herba;

Lumina nox clausit domini mirantia formam.

Tum quoque se, postquam est inferna sede receptus,

In Stygia spectabat aqua...

Planxerunt Dryades; plangentibus assonat Echo,

Iamque rogam quassasque faces feretrumque

[*parabant,*

Nusquam corpus erat. Croceum pro corpore florem

Inveniunt foliis medium cingentibus albis. »

⁵⁰ *Ep. de Jacques*, II, 7.

* Cf. dans les *Essais à la mosaïque*, la *Glose Philipnique* (N. II, 294-5) : « L'Évangile, dont je suis *accrédité*, est la *sagesse* de Dieu *mystérieusement cachée*; — — l'*Encyclopédie* d'un *Génie Créateur*, qui par l'*énergie* de ses *bons mots* fait sortir du néant et rentrer dans le néant l'univers *représentatif*; — — d'un *Génie Médiateur* que la *prédilection* pour les *Cadets* du monde *matériel et spirituel* suggéra le stratagème de participer au sang et à la chair, l'*uniforme* de la nature humaine, pour détruire comme le Roi d'Itaque, en *lambeaux* de *gueux*, les rivaux de sa *Penelope*, accusée à faux par les *petits-maitres* *Zoiles*; — — — d'un *Génie Auteur*, qui sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu. — Le style de ses *Mémoires* pour servir à l'histoire du ciel et de la terre surpasse tous les *talens bornés et touche à deux extrémités à la fois*; c'est un argent affiné au fourneau de terre, épuré par sept fois; c'est le *doigt* d'un Dieu qui se baisse, *penchant en bas*, pour écrire sur la terre, d'un Dieu qui donne en *poux* aux *mignons* de Pharaon la démonstration de son existence et de sa jalousie souveraine. » [sic]

** *Tit.*, I, 12.

Isaïe, 64, 1 sq.

Matt., II, 8 sq.

Matt., II, 11.

Matt., II, 16. Hérode — Frédéric II.

Matt., II, 18. *Jer.*, xxxi, 15.

2^o *Rois*, IV, 40.

Isaïe, LXIII, 10.

Ps., L, 13.

2^o *Tim.*, IV, 2. 2^o *Pierre*, I, 21.

Jean, I, 18.

Ap., XIX, 10.

a. « La magie s'occupait principalement de relever les architectures et les constructions symboliques des choses naturelles et civiles. Il ne s'agissait point de simples similitudes (comme celles qui peuvent apparaître au regard d'hommes peu perspicaces), mais des vestiges et des sceaux uniques et identiques qui sont imprimés dans des matières et des sujets différents. »

Works, I, 542-543.

b. *Works*, I, 573. (*Expurgatio vocabuli Magiae.*)

dont les prétendants effrontés sont les *philosophes* et les *spécialistes de l'Écriture*. L'histoire du *mendiant* qui apparut à la cour d'Ithaque, vous la connaissez; Homère ne l'a-t-il pas *traduite* en vers grecs et Pope en vers anglais? * — —

Mais comment pourrons-nous réveiller d'entre les morts la *langue morte* de la nature? Par des *pèlerinages* vers l'*Arabie heureuse*, par des *croisades* en *Orient*^o, pour en restaurer la *magie* dont il faut faire notre proie par un *antique artifice féminin* (ce sont encore les *meilleurs*?) — Baissez les yeux, *ventres paresseux!*** et lisez ce que Bacon⁵¹ dit de la magie. — Mais puisque vos pieds *vêtus de soie* et vos *souliers de bal* ne sauraient endurer un voyage aussi difficile, laissez-moi vous indiquer un *racourci* par l'*hyperbole*⁵².

Toi, Toi qui déchiras les cieux et descendis, — toi dont la venue fit fondre les montagnes comme bouillonne une eau brûlante sous l'intensité du feu, pour faire connaître ton *Nom* à tes ennemis, qui cependant se nomment d'après Lui, et pour que des *païens* ayant reçu l'onction apprennent à trembler devant les miracles que tu accomplis et que nous n'attendions pas, — fais se lever en Orient de nouveaux *astres!* — Réveille par de *nouvelles étoiles* la curiosité de ses *sages*, qu'ils nous apportent leurs *trésors* jusqu'en ce pays — la myrrhe, l'encens et l'or! auxquels nous tenons plus encore qu'à leur *magie!* Fais que soient *joués* par eux les rois dont la *muse philosophique* fulminera en vain contre des enfants et des doctrines d'enfants; mais que Rachel ne pleure pas en vain! — —

Comment devons-nous à présent avaler la *mort* qui est dans la *marmite* et rendre savoureux aux fils des prophètes la *garniture*? Comment nous faudra-t-il apaiser l'*esprit irrité* de l'*Écriture*? « *Crois-tu que je veuille manger la chair des taureaux et boire le sang des boucs?* » Ce n'est pas la radicalité dogmatique des orthodoxes pharisiens, ni la luxuriance poétique des libres esprits saducéens qui renouvellera la mission de l'*esprit* qui poussa (*eukairôs* — *akairôs*) les saints hommes de Dieu à parler et à écrire. — — Le disciple bien aimé du *Fils unique* qui est dans le sein du Père nous l'a annoncé : l'*esprit de prophétie* vit

⁵¹ *Magia in eo potissimum versabatur, ut architecturas et fabricas rerum naturalium et civilium symbolisantes notaret. Nec similitudines merae sunt (quales hominibus fortasse parum perspicacibus videri possint) sed plane una eademque naturae vestigia aut signacula diversis materiis et subjectis impressa.* Bacon, *De Augm. scient.*, lib. III^a. C'est

dans ce même passage qu'il définit la magie comme *scientia consensuum rerum universalium*^b, et prétend expliquer par cette lueur l'apparition des mages à Bethléem [Voir note p. page 51].

⁵² ... *kai éti kath' hyperbolên hodon hymin deiknumi.*
^{1o} *Ep. aux Cor.*, XII, 31.

Actes, IV, 12.

1^o Tim., IV, 8.

Ap., II, 17.

Phil., II, 9-11.

* N. I, 39 : « L'esprit de prophétie est le témoignage de Jésus. Cette règle est la pierre angulaire de l'Écriture Sainte et doit être la pierre de touche de tout exégète. »

Phil., II, 7.

Jean, II, 8-10.

1 Tim., V, 23.

In Joan., tract. IX, 3.

- a. *To pun* : employer des mots à double entente, faire des jeux de mots. Conformément à cette « punnologie » Hamann passe d'Augustin à... Swift.
- b. En réalité Th. Sheridan.
- c. Pope, parlant d'Érasme, cité par Fr. Hagedorn.
- d. Parodie de la définition aristotélicienne du *pros ti*.
- e. Elle est de Michaëlis, en particulier à propos de la doctrine de la prédestination. Dans ses *Réflexions sur l'influence des opinions sur le langage et du langage sur les opinions*, il écrivait : « On s'imagine que Dieu est la cause immédiate de toutes les actions qui lui sont attribuées... C'est ce qui arriva à Mahomet, trop ignorant pour faire de sa langue un examen philosophique et pour discerner le propre du figuré. La langue arabe, qui a beaucoup d'affinité avec l'hébreu, et qui parle avec la même emphase des œuvres de la Providence, porta le prophète, qui avait l'imagination vive et mélancolique, et dont la personne était un singulier mélange de fourbe et d'enthousiaste, elle le porta, dis-je, à enseigner le décret le plus rigoureusement absolu, et à convertir les hommes en pures machines... Il s'est répandue dans le Christianisme une doctrine semblable touchant un décret absolu et ses effets immédiats, sur la conversion ou l'endurcissement des hommes; doctrine qui, dans toutes

les trois religions chrétiennes, a trouvé des patrons et des adversaires, et je ne sais si elle ne vient pas de la même source. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle s'est éternée [sic] par l'explication fautive et perverse de certaines phrases de la Bible, et parce que l'on a pris les figures orientales dans la propriété de signification la plus rigoureuse. Mais ce n'est pas encore ce que je veux dire. Saint Augustin est sans contredit, parmi les Chrétiens, le patriarche de cette doctrine : avec un savoir fort médiocre, il avait l'imagination très chaude : il était Africain et pour le nommer d'après sa langue il était Carthaginois. Dans cette ville d'Afrique, on parlait latin à la vérité, mais ce n'était pas le latin de Rome : l'on y remarque un coloris Africain : le latin faisait le corps de cette langue, le punique en faisait l'âme; et ce fut la langue maternelle de saint Augustin, qui l'entendait très bien, et qui s'en sert quelque fois pour éclaircir des dictionnaires hébraïques... Aussi le bon Évêque parlait Hébreu sans le savoir : s'il avait connu l'alphabet hébreu, et s'il s'était donné quelque peine pour étudier la différence qui est entre cette langue et la punique d'alors, au lieu de la grossière ignorance des deux langues originales de l'Écriture Sainte qu'on lui a reprochée, il aurait mérité l'honneur de passer pour le père de la philologie orientale » (nous citons la traduction française qu'a donnée J. B. Merian de la dissertation de 1759 — Brême, 1762, pp. 123-125 — Reprint Frommann, Stuttgart, 1979).

dans le témoignage du Nom *unique* grâce auquel seul nous sommes sauvés et pouvons hériter de la promesse de cette vie et de la vie future; — du *Nom* que nul ne connaît hormis celui qui le reçoit, du Nom qui est au-dessus de tout *nom* afin qu'au Nom de Jésus fléchissent les *genoux* tous ceux qui sont au ciel sur la terre et sous la terre; et que toute *langue* confesse que Jésus Christ est le Seigneur pour la Gloire de Dieu le Père! — du *Créateur* qui y est loué à jamais! *Amen!*

Le *témoignage* de Jésus est donc l'*esprit de prophétie* * ⁵³, et le premier *signe* par lequel il révèle la *majesté* de sa *figure d'esclave*, transforme les saints livres de l'alliance en un *vieux bon vin* qui leurre le jugement des gourmets et reconforte le faible estomac des *critiques*. *Lege libros propheticos non intellecto CHRISTO*, dit le Père de l'Église Punique ⁵⁴, *quid tam insipidum et fatuum invenies? Intellige ibi CHRISTUM, non solum sapit, quod legis, sed etiam inebriat.*

« Mais il convient de marquer ici une lisière aux esprits *impies* et *arrogants*, — — il faut d'abord qu'Adam soit vraiment mort avant de supporter cette chose et boire le *vin fort*. C'est pourquoi, prends

⁵³ *Apocalypse*, XIX, 10.

⁵⁴ Cf. la *Réponse à la question de l'influence des opinions sur le langage et du langage sur les opinions qui a obtenu le prix offert par l'Académie des Sciences pour l'année 1759*, pp. 66-67. On peut également consulter ici l'*Ars pun-ica, sive Flos linguarum : The Art of Punning, or the Flower of Language in seventy-nine Rules for the farther Improvement of Conversation and Help of Memory, by the Labour and Industry of TUM PUN-SIBI* ^a.

Ex ambiguo dica vel argutissima putantur; sed non semper in joco, sed etiam in gravitate versantur. Ingeniosi enim videntur vim verbi in aliud atque ceteri accipiant, posse dicere. Cicéron, *De Orat.*, lib. II. (*The second edition*, 1719, in 8^o.) Ce savant ouvrage (dont je ne possède hélas! qu'un exemplaire défectueux) a pour auteur Swift ^b, — la gloire du clergé, Hagedorn,

(*The glory of the Priesthood and the shame!*)

Essays on Criticism ^c —, et commence par une définition logique, physique et morale. Au sens logique, *Punnata dicuntur id ipsum quod sunt aliorum esse dicuntur aut alio quovis modo ad aliud referuntur* ^d. D'après la Physique (*Naturlehre*) (celle de l'extravagant et fantasque Cardan) « *in Punning is an Art of harmonious Jingling upon Words, which passing in at the Ears and falling upon the Diaphragma, excites a titillary Motion in those Parts, and this being convey'd by the Animal Spirits into the Muscles*

of the Face raise the Cockles of the Heart. Mais selon la casuistique, il s'agit d'une *Virtue, that most effectually promotes the End of good Fellowship.* » On trouve un exemple de cette vertu factice, parmi d'autres, de même acabit, dans la *réponse* ^e que je viens de citer, à propos de la comparaison *punique* entre le prophète Mahomet et saint Augustin, le *Père de l'Église*, tenu pour un amateur *amphibologique* de poésie, à l'imagination mi-enthousiaste, mi-scolastique, qui n'aurait, apparemment, pas consacré assez de temps à apprendre à discerner convenablement l'usage de la langue des figures, et moins encore à mettre à l'épreuve ses expériences spirituelles. Le bon évêque parlait hébreu sans le savoir, tout comme le bourgeois gentilhomme faisait de la prose sans le savoir, et comme, aujourd'hui encore, par des questions érudites et les réponses qu'on y fait sans le savoir, on peut trahir la *barbarie* de son époque et la *perfidie* de son cœur, au prix de cette vérité profonde que tous sont *pêcheurs* et dépourvus de cette *gloire* qu'on leur prête, le faux prophète arabe aussi bien que le bon pasteur africain, ou que cette tête pleine d'esprit (que j'aurais dû nommer d'abord) qui s'est avisé, par des parallèles aussi ridicules, de rapprocher, en une comparaison tirée par les cheveux, *ces deux confesseurs de la Providence*, conformément à la doctrine de la raison punique de nos kabbalistes d'aujourd'hui, à qui chaque *feuille de vigne* offre une *raison suffisante*, et chaque *allusion* son *accomplissement*.

* Soir des jours qui est aussi « midi du temps » (N. I, 70), « point central » du temps (N. I, 242).

Hebr., I, 1-4.

** *Zukunft* = *Ankunft* (Adelung).

Phil., II, 7.

Te Deum! Tu, rex gloriae, Christe... (trad. de Luther).

Joël, III, 4. *Ap.*, VI, 12.

Jean, VIII, 56.

Ps., XXIII, 5.

Ap., XXI, 4.

I Cor., XI, 26.

Matt., XXV, 41. *Jacques*, II, 19.

a. Luther, *die gantze Heilige Schrift*, éd. H. Volz. H. Blanke, t. III, p. 2267 (Munich, 1974).

b. Horace, *Art poët.*, 148-150.

garde de boire de ce vin si tu es encore un *enfant à la mamelle* ; chaque *doctrine* a sa mesure, son *temps* et son *âge* ⁵⁵. »

Quand Dieu se fut *épuisé* par la *Nature* et par l'*Écriture*, par des *créatures* et par des *voyants*, par des *raisons* et des *figures*, par des *poètes* et des *prophètes*, et quand il eut parlé paroles de son souffle, au *soir* des *Jours* * il nous a parlé par son *Fils* — *hier* et *aujourd'hui* —, jusqu'à ce que la promesse de son *avènement* ** — non plus dans la figure de l'esclave — soit elle aussi accomplie.

Du *Ehrenkönig*, HERR JESU CHRIST !
GOTTES Vaters ewiger SOHN Du bist ;
Der Jungfraun Leib nicht hast verschmäht... ⁵⁶

On condamnerait pour blasphème celui qui voudrait traiter de diables stupides nos brillants sophistes qui font autant de cas du législateur des juifs que d'une *bourrique* et des sentences de ses Maîtres Chanteurs que de la *fiente de colombe* ; mais viendra cependant le *jour du Seigneur*, — — — un *Dimanche* [jour du soleil], plus noir que la *minuit*, dans lequel des *flottes invincibles* seront comme fétus de paille. — — Le *Ponant* le plus débauché, héraut de l'ultime *tempête*, si *poétique* que le Seigneur des *célestes légions* peut seul la *penser* et l'*exprimer*, surpassera de son éclat le plus solide trompette : — — la *joie* d'Abraham sera à son comble ; — sa *coupe* débordera. Les toutes dernières larmes, infiniment plus précieuses que toutes les perles dont la dernière reine d'Égypte pourra nourrir sa superbe ! — ces dernières larmes sur le dernier incendie de Sodome et la délivrance du dernier *martyr* ⁵⁷, c'est Dieu qui, de sa propre main, les essuiera des yeux d'Abraham, père des croyants ! — —

Ce *Jour du Seigneur*, qui donne aux Chrétiens le courage de prêcher la *mort* du Seigneur, rendra manifeste parmi tous les *anges* les plus stupides des diables de village pour lesquels un feu infernal est apprêté. Les diables *croient* et ils *tremblent* ! — mais vos sens *abusés* par la *malice*

⁵⁵ Tels sont les mots de notre Luther (qui pourrait bien s'être un peu gâté le goût par ses lectures d'Augustin) tirés de son célèbre *Prologue* à l'*Épître aux Romains* que je peux relire sans jamais me lasser, tout comme son *Prologue* au *Psautier*. J'ai cité ici ce passage, en me permettant une « accommodation », parce que Luther y parle de l'*abîme de la providence divine*, et selon sa louable habitude, garantit sa sentence en affirmant que « sans souf-

rance, croix et détresse mortelle, on ne saurait traiter de la Providence sans dommage et sans courroux secret contre Dieu. » ^a

⁵⁶ Le pieux lecteur complétera de lui-même la chute chorale de ce paragraphe. Ma mémoire m'abandonne par pure caprice ; *Semper ad eventum... et quae desperat... relinquit.* ^b

⁵⁷ 2^o *Ep. de Pierre*, II, 8.

1^o *Rois*, xvii, 6.

2^o *Rois*, ii, 12.

« Peins deux serpents : Enfants, ce lieu est sacré,
Allez pisser ailleurs...! »
Sat., i, 113-114.

- Le vers qui ne trouve point à rimer. Dans l'index parodique qui clôt les *Croisades du philologue*, on lit, sous l'unique lettre P, ce renvoi à notre passage : « le philologue se plaint du farouche célibataire de la rime qui épouvante sa muse. »

a. L. H. von Nicolay, 1737-1820.

de votre *raison* ne tremblent point. — Vous riez quand Adam, le *pécheur*, étouffe pour une *pomme*, et Anacréon, le *sage*, pour un *pépin de raisin* ! Ne riez-vous pas quand des *oies délivrent* le Capitole et quand des *corbeaux* nourrissent le patriote dans l'esprit duquel résidaient la *cavalerie* et l'*artillerie* d'Israël ? — Vous souhaitez secrètement que votre aveuglement soit complet quand Dieu sur la croix est compté au nombre des *brigands* et qu'une *abomination* à Genève ou à Rome, à l'*opéra* ou à la *mosquée* reçoit les honneurs de l'*apothéose* ou de la *coloquintose*. — —

*Pingue duos angues ! pueri, sacer est locus ; extra
Meiite ; discedo...*

Perse.

Le *jour où naît un génie* est, comme d'habitude, accompagné de la célébration du martyr *d'enfants innocents*. — Que l'on me permette de comparer la *rime* et le *mètre* aux enfants innocents qui, à cause de notre récente poésie, semblent être exposés à un danger de mort imminent.

Si la *rime* appartient à l'espèce de la *paronomase*⁵⁸, son usage doit être aussi presque ancien que la nature des langues et nos représentations sensibles. Celui à qui le *joug* de la *rime* est trop lourd à porter n'est pas autorisé pour autant à en persécuter le *talent*⁵⁹. Le *vieux garçon* * aurait sinon donné à cette plume légère autant de motif à un écrit piquant que Platon pouvait en avoir d'immortaliser dans le *Banquet* le *hoquet* d'Aristophane ou Scarron le sien propre dans un *sonnet*.

La libre *construction* que s'est permise Klopstock, ce grand restaurateur du *chant lyrique*, est probablement un *archaïsme* qui imite avec bonheur le mécanisme énigmatique de la *poésie sacrée* des Hébreux, dans laquelle, selon l'observation pénétrante des critiques les plus sérieux de notre époque⁶⁰, on n'aperçoit rien d'autre qu'une « *prose composée avec art*, rompue jusque dans les *plus petites parties* de ses

⁵⁸ Cf. la note 76 de l'éditeur des *Praelectiones* de Lowth; et Algarotti, vol. III [*Essai sur la rime*].

⁶⁰ Cf. la note 4 de l'éditeur à la troisième *leçon* de Lowth (p. 149), et, dans la troisième partie des *Briefe die neueste Literatur betreffend*, la 51^e *lettre*.

⁵⁹ « Sanft schleichet sich der Reim ins Herz, wenn
[er sich

ungezwungen findet;

Et stützt und ziert die Harmonie, und leimt die
[Rede

ins Gedächtnis. »

Elegien und Briefe, Strasbourg, 1760. ^a

Cicéron, *Brutus*, 75, 262.

« Assez longtemps le Père des dieux a fait tomber sur la terre la neige et la sinistre grêle,
et, frappant de sa droite rougissante les collines saintes, fait craindre à la Ville, fait craindre
aux nations que ne revint le dur siècle où Pyrrha déplorait des prodiges inouïs,
quand Protée mena tout son troupeau visiter la cime des monts... »
Odes, I, 2, 1-8.

périodes, dont chacune peut être considérée comme un vers isolé ayant sa métrique particulière; et les méditations et les sentiments des poètes les plus anciens et les plus sacrés semblent s'être ordonnés d'eux-mêmes » (peut-être de manière aussi fortuite que les atomes d'Epicure) « en *lignes symétriques*, qui sont pleines d'harmonie, même si elles n'ont aucune mesure (fixée à l'avance ou ayant force de loi) ».

Le mètre *monotonique* d'Homère devrait nous sembler au moins aussi *paradoxal* que les licences du Pindare allemand ⁶¹. Mon admiration ou mon ignorance de la cause d'une métrique *constante* chez le poète grec a été tempérée à l'occasion d'un voyage en Courlande et en Livonie. Il y a dans ces régions certains lieux où l'on entend chanter durant son travail le peuple *letton*, mais rien qu'une *cadence* de peu de tons qui ressemble beaucoup à un *mètre*. Si un poète devait naître parmi eux, il serait tout à fait naturel que tous ses vers fussent taillés d'après *cette même mesure* qui est celle de leurs *voix*. Replacer ce petit détail dans la lumière qui convient, le comparer avec d'autres phénomènes, en poursuivre les raisons et en développer les conséquences fécondes, tout cela exigerait trop de temps (*ineptis gratum fortasse — qui volunt illa calamistris inurere*).

*Jam satis terris nivis atque dirae
Grandinis misit Pater, et rubente
Dextera sacras jaculatus arces
Terruit urbem,
Terruit gentes; grave ne reriret
Seculum Pyrrhae, nova monstra questae,
Omne quum Proteus pecus egit altos
Visere montes...*

Horace

⁶¹ Ne serait-il pas *comique* que M. Klopstock voulût indiquer à son *typographe* ou à une *Margot la ravaudeuse*, comme est la muse du *philologue*, les raisons pour lesquelles il fait imprimer en lignes détachées ses sentiments poétiques qui ont pour objet, aux yeux du vulgaire, des *qualités occultes*, mais en langue galante s'appellent *sentiments par excellence*. Nonobstant mon patois et son *charabia*, je serai tout disposé à reconnaître dans le style et dans la *prose* de M. Klopstock un modèle de *perfection classique*. Sur de petits indices, j'ai une telle

confiance dans la profondeur de la connaissance qu'a cet auteur de sa langue maternelle et particulièrement de sa *prosodie* que son mètre musical paraît le mieux adapté à la *robe de fête* de la poésie *lyrique* pour un *poète* qui prétend n'être point commun. Je fais une distinction entre les pièces originales de notre Asaph^a et ses variations sur les anciens cantiques de notre église, et même son *épopée* dont on connaît l'*histoire* et qui ressemble à celle de Milton, sinon tout à fait, du moins de *profil*.

APOSTILLE (α)

Au titre de *plus ancien* lecteur de cette rhapsodie en prose kabbalistique, je me vois, en vertu *du droit d'aïnesse*, obligé de laisser à mes *jeunes frères* qui viendront après moi encore un exemple de *jugement miséricordieux*. Le voici :

Tout dans cette noix esthétique sent la *vanité! Vanité des vanités!* Le *rhapsode*¹ a lu, examiné, réfléchi, il a cherché et trouvé des paroles agréables, qu'il a fidèlement reproduites; pareil à un navire de commerce, il est allé chercher au large sa nourriture et l'a ramenée de loin. Il a accumulé *phrase* après *phrase*, comme on compte les *flèches*² sur un *champ de bataille*; il a tracé au compas des *figures*, comme on prend la mesure des *piquets* pour dresser une *tente*. Au lieu de *piquets* et de *flèches*, il a avec les *petits maîtres* et les *grimauds* de son époque et il a écrit des *obèles* et des *astérisques*³.

A présent écoutons ce qui résume toute sa nouvelle esthétique, qui est aussi *la plus ancienne* :

Craignez Dieu et rendez-lui gloire car le temps du jugement est venu, et adorez Dieu qui a fait le ciel et la terre et la mer et les sources d'eau !

¹ ... *hoi rhapsodoi...* *hermèneôn hermèneis*, déclare Socrate dans le *Ion* de Platon [535 a].

² Procopius, *De bello persico*, I, 18.

³ *Astericus illucescere facit; obeliscus jugulat et confodit* : Hieronymus in *praef. Pentateuchi* [P. L., xxviii,

col. 179 A.]. Cf. Laertius in *Platone*. Une utilisation judicieuse de ces signes massorétiques pourrait aussi bien rajeunir les *livres de Salomon*, comme un de nos plus récents exégètes [J. D. Michaëlis] de deux *Épîtres* de Paul a prétendu les éclairer par la méthode des paragraphes et des tabelles.

*
* *

NOTES DU TRADUCTEUR

a. Dès cet exorde, souvent cité, Hamann introduit son principal interlocuteur et adversaire en cette dispute, cette joute verbale (*Wortwechsel*) qu'est l'*Aesthetica*. J. D. Michaëlis, prétendant étudier selon les méthodes d'une philologie scientifique la langue des Écritures, n'en manie, insinue Hamann, que les reliques, les dépouilles, la lettre morte et vide d'esprit. L'amoncellement des études historico-critiques est déjà si important qu'il est besoin d'un sérieux déblayage, si seulement on veut accéder à la sainte littérature et au premier chef à l'Écriture. Mais *sainte* la littérature l'est aussi en ce siècle des Lumières parce que — arme de combat aussi bien qu'objet de jouissance « esthétique » — elle est en train de conquérir son absoluité. C'est pourquoi la polémique de Hamann s'engage du même geste contre Lessing, Mendelssohn, les théologiens, les

néologues et les prétentions de l'exégèse « savante ». Un seul et même combat est mené au nom d'une tout autre conception de la philologie, d'inspiration luthérienne, mais aussi socratique ou platonicienne. Le « Mage du Nord » est aussi, nous le savons, le *philologue*, amoureux du Verbe et de la Parole, celle de Dieu, mais également celle qui dit parole humaine et qui est toujours déjà *inspirée, soufflée*. Dans les *Méditations Bibliques*, Hamann distingue soigneusement la création du monde (Dieu parle ou nomme : « *Gott schafft, wenn er spricht* », N. 1, 63; « *Gott nannte — der Gebrauch der ersten Namen und Wörter wird Gott zugesprochen* », N. 1, 13) et la création de l'homme par le souffle (*Hauch*) ou le soupir (*Othem*) de Dieu : « Ce souffle marque le terme de toute la création... Notre âme n'est pas un simple être-là (*Dasein*) de sa parole (*Wort*), mais

un être-là de son souffle » (N. I, 15). La création de l'homme n'intervient qu'en second lieu, comme une nouvelle création, précédée par conseil et délibération, et l'homme n'est proprement lui-même — celui dont la tâche est de nommer ou de « traduire » — que par ce don du souffle qui est aussi bien don de la langue (N. I, 67). Comme le notait Walter Benjamin en ses premières méditations sur la langue, développées elles aussi en marge de la Genèse (*Briefe*, n° 46 = trad. fr. G. Petitdemange, p. 119), et faisant directement écho à Hamann : « Dieu n'a pas créé l'homme à partir du Verbe et il ne l'a pas nommé. Il n'a pas voulu le soumettre à la langue, mais en l'homme Dieu délivra la parole qui lui avait servi de *medium* de sa création, et il la lui remit » (*Gesammelte Schriften*, II, 1, p. 149). Dieu est d'emblée pour Hamann un écrivain (*Gott ein Schriftsteller!* N. I, 5); il se révèle au premier jour en nommant, puis en s'abaissant au livre et à l'écrit : « L'inspiration de ce Livre est une humiliation et une condescendance divine (*Erniedrigung, Herunterlassung*) aussi complète que la création du Père et l'incarnation du Fils » (N. I, 5). La poétique doit donc d'abord prendre en vue le *poietin* divin qui n'est point fabrication mais évocation, profération du nom; la poétologie rigoureuse devenir logologie.

b. Ce paragraphe permet de mesurer concrètement la distance qui sépare Hamann de ses contemporains et le déplacement qu'il fait subir aux conceptions communes. Il est en effet très courant au XVIII^e siècle d'insister sur le caractère originel de la langue des passions par opposition à la langue artificielle des géomètres. La langue originelle, véritablement maternelle, est essentiellement sensible et figurée. Comme l'écrira à peu près en même temps le Rousseau de l'*Essai*, « les langues des premiers hommes furent des langues de poète... les tours de cette première langue devaient être en images, en sentiments, en figures. » De même la comparaison esquissée par Hamann du jardinage et de l'agriculture, de la peinture et de l'écriture... peut avoir des sources multiples, relevées pour l'essentiel par R. Unger (*op. cit.*, pp. 653 sq.). Mais là n'est pas l'essentiel pour Hamann, dont la pensée s'oriente dans une direction toute différente : la sensibilité, la réceptivité (*aisthêsis*) de nos premiers parents est déjà et fondamentalement correspondance à la parole, écoute de la parole inaugurale comme ouverture du monde. « Chaque manifestation de la nature était une parole (*Wort*) — signe, symbole et gage d'une union nouvelle, secrète, inexprimable mais d'autant plus profonde, d'une communication et communauté des énergies divines. Tout ce que l'homme entendait au commencement et touchait de ses mains, était une parole vivante. Car Dieu était la parole. Avec cette parole dans la bouche

et dans le cœur, la naissance de la langue était aussi naturelle, proche et facile qu'un jeu d'enfants » (N. III, 32). Certes l'homme est passionnément ou pathétiquement ouvert au monde, mais celui-ci est tout entier porté et transi par la parole inaugurale — la nomination divine —, il est d'emblée et fondamentalement « langagier ». Le monde qui est parole dit déjà le Verbe destiné à éclore en paroles humaines — *paroles ailées*.

c. Il convient également d'interpréter avec prudence l'empirisme de Hamann qui aime à jouer Hume contre Kant. Empirisme ou naturalisme nommé assurément une réceptivité (*Empfindung*), une passivité, mais celles-ci ont à recueillir une présence dite, celle de la parole qui se donne à entendre et s'exprime en images. La sensibilité est toujours intrinsèquement liée à l'écoute, à l'expérience de la révélation ou de la manifestation à travers les signes de la langue : « Toutes les œuvres de Dieu sont des signes et des expressions de ses propriétés, et ainsi, semble-t-il, toute la nature corporelle est une expression, une parabole du monde des esprits. Toutes les créatures finies ne sont en mesure de voir la vérité et l'essence des choses qu'en paraboles » (N. I, 112). Par là Hamann ne renoue pas simplement avec la riche tradition de la symbolique du livre du monde (E. R. Curtius, *op. cit.*, pp. 323 sq.; M. D. Chenu, *La Théologie au XII^e*, pp. 159 sq., « la mentalité symbolique »), puisque les signes du monde, les choses créées comme signatures divines ne font sens, ne se peuvent entendre que si nous les appréhendons « dans la parole », dans le Verbe (*in deo-nem Wort*) : « Tout est labyrinthe et désordre quand nous méprisons la parole..., nos yeux ont l'acuité de l'aigle et accèdent à la lumière des anges quand nous voyons toutes choses en ta parole » (N. I, 70-71). La parole divine est parole de lumière, elle rend visible et illumine de son éclat la présence des choses — c'est en elle seulement qu'il est à proprement parler possible de voir. Les figures, les images, les comparaisons et les paraboles nous renvoient toujours à la parole et au discours devant lequel Dieu lui-même n'a pas reculé en son incomparable humilité (*Demuth*). Pour Hamann comme pour la tradition évoquée, Dieu parle toujours *propter repraesentationem* — pour se manifester, mais le régime général de la parole est celui de la distorsion, de l'écart sans retour, de l'ambiguïté, et c'est pourquoi la création elle-même — en sa nomination originelle — est déjà témoignage d'abaissement et de condescendance. Si le monde en ses signes multiples manifeste Dieu, c'est toujours *ironiquement*, et la première révélation, s'il est permis de parler ainsi, est toujours déjà kénotique.

d. L'épisode des tuniques de peau (cf. N. I, 19-20) permet à Hamann de préciser, à la faveur d'une

pointe polémique contre Lessing théoricien de la fable, un point capital de son interprétation de l'Écriture, la typologie. Lessing s'interrogeait sur les raisons qui poussèrent les poètes à mettre en scène des animaux, pour conclure : « J'en viens maintenant à la véritable raison pour laquelle le fabuliste trouve souvent les animaux plus commodes à son dessein que les hommes : je la place dans la fixité et la détermination universellement reconnues de leurs caractères... » (ed. Lachmann-Muncker, VII, 450). Hamann se référant implicitement à ce passage va développer une tout autre variation sur le symbole de la vêtue, depuis la rhapsodie de feuilles de figuier jusqu'aux vêtements lavés et blanchis dans le sang de l'Agneau dont nous parle l'*Apocalypse* (VII, 14), en passant par ces tuniques de peaux que l'homme doit indirectement à son premier contact avec Satan — l'antique poète —, et qui lui permettent de garder présente à l'esprit sa détermination de pécheur et de la transmettre sous cette dépouille à sa postérité, par opposition à la liberté qui d'abord était celle d'Adam (N. III, 38). Ainsi les tuniques deviennent-elles un signe privilégié où se donne à lire le passé supralapsaire, la chute et la rédemption promise.

e. C'est la création tout entière, à titre de parole divine, qui a été brouillée par la chute; les poètes n'ont donc pas simplement pour tâche d'imiter la nature (fût-elle « belle nature »), mais ils doivent d'abord la déchiffrer, la restaurer en sa gloire, la reconduire à sa destination (*Geschick?*), même si le suprême accomplissement poétique est réservé à celui que Hamann nommera un peu plus loin « le poète au soir des jours », le Christ, seul à même de répondre à l'inaugurale poésie divine en lui restituant son éclat et sa nouveauté.

f. Avec ce paragraphe, on accède sans aucun doute à un des hauts lieux de l'*Aesthetica*, mais aussi à un de ceux qui ont été le plus souvent mal compris, faute de s'interroger sérieusement sur le rapport de la langue angélique et de la langue humaine. La première est généralement assimilée soit à la langue de Dieu, la nomination créatrice, soit à la langue de la nature, *i.e.* aux signes divins que nous pouvons lire en elle. Pour une étude complète et détaillée de cette question, on ne peut ici que renvoyer à la précieuse contribution du P. X. Tilliette (« Hamann und die Engelsprache. Ueber eine Stelle der *Aesthetica* in nuce », in *Acta des Internationalen-Hamann-Colloquiums*, éd. par B. Gajek, Francfort, 1969, pp. 66-77). Ajoutons simplement qu'Henry Corbin semblait bien avoir aperçu la difficulté d'assimiler langue angélique et langue divine, et faisait signe

dans la bonne direction, en écrivant dans sa préface à la traduction déjà mentionnée : « Il faut entendre cet acte de traduire comme l'acte absolument primitif, non pas comme le déchiffrement d'un texte déjà donné et imposé, mais comme l'apparition même des choses, leur révélation par leur nomination. » La parole est traduction, sans qu'il faille présupposer pour autant un texte primitif ou une *Ursprache*; la traduction n'est pas davantage préférence d'un *verbum mentis* qui comme tel serait étranger à la langue (*nullius linguae*, disait saint Augustin). Il faut donc repenser dans le même geste parole et traduction. C'est à quoi s'attachait justement Walter Benjamin, dans l'essai déjà cité, proposant de fonder le concept de la traduction « dans la plus profonde strate de la théorie de la langue ». La traduction, quand elle est ainsi appréhendée au plus profond, se donne d'abord comme « la traduction de la langue des choses en celle de l'homme »; ce qui ne signifie pas simplement « prêter sa voix à ce qui est muet », mais « transposer en nom ce qui est sans-nom (*das Namenlose*) » (*G.S.*, II, 1, 151). Dieu est celui qui en un sens garantit l'objectivité de cette traduction puisqu'il a créé toutes choses en et par son Verbe, lequel demeure en elles « le germe du nom qui ouvre la connaissance » (*Alle menschliche Sprache ist nur Reflex des Wortes im Namen*). Assurément, au matin du monde le premier homme est déjà en présence de la parole vivante, mais il lui revient de nommer à son tour, de dénommer les choses : « Dans la mesure où il conçoit (*empfängt*) le muet langage des choses privées de noms, et, les transposant dans des noms, lui donne la parole, l'homme s'acquitte de cette tâche » (*ibid.*). A titre de traduction, la parole humaine est toujours seconde, et elle est du même coup nomination et connaissance : « en cette connaissance le nom s'expose et sort de lui-même ». — R. Unger (*op. cit.*, pp. 661-662) rapporte l'ensemble du développement de Wachter qui distingue trois types d'écriture : la première écriture est *cyriologica* (*a kurios proprius*) parce que les lettres n'y sont point *signa rerum*, mais directement *rerum ipsarum imagines*; le second genre d'écriture est symbolique ou hiéroglyphique, et il permet de signifier par des lignes et des figures des réalités qui ne se laissent pas directement représenter, en y associant un *sensus allegoricus*; le troisième genre se distingue des deux autres en ce qu'il n'est plus *pictura loquens*, mais *vox muta, commercium habens cum rebus non per aliquam rerum similitudinem, sed per tacita quaedam signa sonis et nominibus imposita*. Ce nouveau genre d'écriture *per characteres pro lubito assumpti* peut être nommé à bon droit « caractéristique ». A cette tripartition Hamann fait correspondre les déterminations supplémentaires : poétique, historique, philosophique.

g. Hamann renvoie lui-même à Bacon et à son interprétation du mythe de Dionysos et de Pan : *describitur sub persona Bacchi natura cupiditatis sive affectuum et perturbationum animi*. Si Bacchus figure la passion, Penthée et Orphée figurent respectivement l'*inquisitio curiosa* et l'*admonitio salutatis*. Hamann y voit une personnalisation des critiques berlinois soucieux d'écartier, au nom du bon goût et de la vraisemblance esthétique, le déchaînement des passions (cf. N. II, 161, à propos de la critique de la *Nouvelle Héloïse* par Mendelssohn). A quoi Hamann oppose la « folie » du christianisme qui peut dire au chrétien « use de tes passions comme de tes membres », et permet d'apercevoir en Dionysos « sinon un frère, du moins un masque du Crucifié » (Balthasar, trad. citée, p. 144).

h. La note polémique est importante pour l'herméneutique de Hamann : l'accent qui est mis vigoureusement sur le sens prophétique (typologie) n'entraîne aucun refus ou mépris du sens littéral ; Hamann souligne simplement que lorsque l'on dissocie la cohésion et le « système » du quadruple sens, la détermination du sens littéral envisagé pour lui-même et dans son univocité devient foncièrement arbitraire. Qu'est-ce qu'un sens proprement littéral, et qui va l'arrêter ? Sur ce point, *vid.* en particulier la lettre à Lindner (*Br.* I, 334 sq.) où, à partir des remarques de Chladenius sur les *Confessions* (XII, 26-36), Hamann interroge la thèse augustinienne de la diversité et de la pluralité des sens non spirituels de l'Écriture.

i. *Coincidentia oppositorum*. La formule que Hamann attribue unilatéralement à Giordano Bruno l'a longuement retenu (cf. *Br.* IV, 287 ; V, 327, et N. I, 264 : « Le secret de la sagesse divine consistait à réunir des choses qui s'excluaient, qui se contredisaient mutuellement, qui semblaient s'anéantir l'une l'autre. C'est là plus que créer de rien. »

j. Sur la conception hamannienne de l'histoire, cf. en particulier N. II, 176. Sur la critique des « systèmes » — ici mis au rang des spéculations astrologiques —, *vid.* N. I, 299 ; *Br.* I, 431 ; *Br.* III, 34.

k. Faut-il prendre avec H.-M. Lupp (*op. cit.*, p. 146) l'affirmation entièrement au sérieux ou souscrire à l'interprétation de R. Unger qui voit dans l'*Aesthetica* « le dépassement principal de l'antique théorie aristotélicienne de l'imitation » (*op. cit.*, p. 262) ? La question en tout cas ne saurait faire l'économie d'une étude complète de l'articulation poésie-mythologie, nature-mythologie (on en retrouvera certains traits dans les *Leçons* de Schelling sur la philosophie de l'art). Regrettons simplement que la plupart des travaux sur la *Mimésis* et sa cri-

tique romantique et idéaliste passent purement et simplement sous silence le Mage du Nord.

l. Le poète au commencement des jours : Dieu créateur et écrivain (cf. Eph., II, 10 : *autou gar esmen poiëma*).

m. Tout ce passage est cité par Schelling (*S. W.*, VII, 401). On complètera en ce sens la note *ad loc.* in *Schelling, Œuvres métaphysiques*, Paris, 1980.

n. Sans doute faut-il entendre ici par « manuels symboliques » les confessions de foi, Symboles, aussi bien le *Symbole* des Apôtres que les proclamations rationalistes des néologues et des *Aufklärer*. L'hypocrisie renvoie à *Matthieu*, XIII, 27-28 : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites qui ressemblez à des sépulcres blanchis... au dehors vous offrez l'apparence des justes, mais au dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité. » Mais l'hypo-crise peut également viser la « critique » des « rabbins baptisés » qu'attaque Hamann, uniquement soucieuse de fixer un sens littéral univoque, et se révélant par là fondamentalement *hypo-critique* (cf. dans le même sens N. III, 227 : « Est-ce qu'une philosophie hypocrite (*scheinheilige*) et une philologie hypo-critique vont mettre en croix la chair et extirper le Livre, sous prétexte que la lettre et la foi historique ne peuvent être ni le sceau ni la clef de l'esprit ? »).

o. Hamann songe ici à l'expédition scientifique envoyée en Terre Sainte par le Danemark à l'initiative de Michaëlis. Il y avait déjà opposé une tout autre quête de l'Orient dans ses *Magi aus Morgenlande zu Bethlehem*, N. II, 137-141.

p. Sur le rapport de Hamann à la magie au sens de Bacon, *vid.* Sven-Aage Jørgensen : « Hamann, Bacon and Tradition », in *Orbis Litterarum*, 16, 1961, pp. 48-73.

q. Comment interpréter l'*Apostille* ? S'agit-il d'une palinodie ? Il faut assurément, comme le demande Jacques Colette, « prendre au sérieux » le texte dont on n'aura garde d'oublier le *résumé* essentiel. Faut-il cependant y voir une véritable « rétractation », « la nécessaire alternance du dit et du dédit » ? Nous en doutons, d'abord parce que le Hamann proprement religieux n'aurait pas grand-chose à retirer de ce qu'a dit l'esthéticien, ou mieux le philologue, ensuite parce que l'*Apostille* est elle-même précédée de deux autres interventions — soulignées par la typographie — de l'auteur *in persona* (à visage découvert ?) dans lesquelles le philologue s'arrête en son discours, creusant par là le dit sans pour autant le renier, le remettre à sa place ou à son rang, ni le rectifier.